

L'homme qui m'a vu

Je n'ai jamais eu la chance d'avoir un mentor.

Pendant les vingt-sept premières années de ma vie, je n'ai côtoyé presque exclusivement que des femmes. Des femmes de tout tempérament, de toute sensibilité, de toute stature intellectuelle et humaine. Peut-être la vie voulait-elle simplement me rappeler une vérité élémentaire : moi aussi j'étais le fils d'une femme. Et quel fils.

Puis vint 1992.

Une campagne politique, construite autour d'un entrepreneur de Cosenza du secteur de l'éducation qui deviendrait plus tard, contre toute attente, membre du Parlement italien, a changé le cours de bien des choses. Non pas à cause de la politique elle-même, mais à cause des personnes que j'ai eu l'occasion de rencontrer. Ce sont elles qui m'ont ouvert la porte des possibles.

J'étais un novice dans un monde bâti sur l'appartenance. Personne ne comprenait d'où je venais.

La question était toujours la même.

« Pourquoi personne ne l'a-t-il initié ? Pourquoi personne ne l'a-t-il pris sous son aile ? »

Ils me voyaient comme une pierre brute sur laquelle personne n'avait encore travaillé.

De différentes directions venaient des invitations, des approches, des propositions. Elles provenaient souvent de milieux qui avaient peu à voir avec la culture, l'histoire, ou une croissance intérieure authentique. C'étaient des mondes soutenus par la soumission, la domination, et le simple exercice du pouvoir.

Je les observais avec respect, mais à distance.

Il y avait des pièces où je ne souhaitais pas entrer.

Et je n'y suis pas entré.

Puis un jour j'ai reçu un appel téléphonique.

C'était Gino Domanico, un véritable maître de vie.

Professeur d'université ayant choisi de se consacrer à l'enseignement, il possédait cette élégance rare de la communication qui ne s'enseigne pas et ne s'imité pas. Après seulement quelques instants de conversation, j'ai compris quelque chose qui me semblait absurde à

l'époque et que je crois encore aujourd'hui : je venais de rencontrer l'homme à qui je confierais une part importante de ma croissance.

Il m'a invité à dîner.

Ce ne fut jamais une cour, ni une leçon formelle. Gino avait un don particulier : il savait lire les âmes et les esprits. Le mien était probablement pour lui un livre ouvert.

Il n'a jamais expliqué quel était son rôle, ni de quelle tradition il venait. Il m'a simplement laissé une phrase que je n'ai jamais oubliée : « Un jour, quand tu me verras vraiment, avec ou sans les écrans, tu sauras qui je suis et où je suis. »

Même en tant que novice, j'ai compris le sens de ces mots.

J'étais un homme frappant à la porte d'un temple, demandant la lumière. Non pas la lumière matérielle, car ni l'un ni l'autre ne travaillions pour une compagnie d'électricité, mais ce genre de lumière qui permet à une personne de se voir plus clairement.

Gino a fait le premier geste d'accueil.

Puis vint Tonino.

L'une des figures les plus respectées au sein de l'institution, il m'a observé un court instant avant de poser la même question que j'avais déjà entendue plusieurs fois. « Pourquoi personne ne l'a-t-il vu avant ? Où était-il passé toutes ces années ? »

La réponse était simple. « Il travaille à Cosenza. Il est né à Reggio de Calabre. Il connaît la moitié du monde. Les gens tiennent à lui. Et il est des nôtres. La seule différence, c'est qu'après son baptême catholique, il n'a jamais reçu d'autre initiation. »

Cette réponse a suffi.

On m'a autorisé à commencer, de la manière et au moment appropriés, le chemin réservé aux Fils de la Veuve.

À partir de ce moment, Gino ne m'a plus jamais tenu la main. Il n'en avait pas besoin.

Son regard et quelques mots suffisaient. Avec lui, un silence pouvait contenir plus d'enseignement qu'un livre de cinq cents pages.

Puis le jour est arrivé.

Je l'ai trouvé là, parmi les bancs. Silencieux. Presque sévère.

Le lieu exigeait une posture particulière, d'abord intérieure, puis extérieure.

Pendant une brève pause dans l'espace extérieur de la Chambre de Réflexion, la Salle des Pas Perdus, nous nous sommes retrouvés côte à côte. Il s'est approché de moi sans dire

grand-chose. Pourtant, à cet instant, nous avons ressenti tous deux la même émotion.

Une émotion qui ne s'est jamais estompée. Trente-trois ans plus tard, elle est encore là.

Peut-être parce que certaines rencontres n'appartiennent pas au passé. Elles continuent de nous initier chaque fois que nous nous en souvenons.

TFA

P.S.

Après avoir écrit cette histoire, j'ai eu le sentiment qu'un authentique morceau de la mosaïque manquait. Quelques heures de réflexion nocturne ont suffi pour comprendre ce que c'était.

Cet été-là, Gino séjournait dans sa villa au bord de la mer. Il m'avait invité plusieurs fois à lui rendre visite et, un soir, j'ai enfin trouvé l'occasion de frapper à sa porte.

Il m'a accueilli avec une affection que je n'ai jamais oubliée, et c'est à cette occasion que j'ai rencontré Teresa, la femme de sa vie.

Elle était jeune, élégante, naturellement gracieuse. Elle n'appartenait pas à la catégorie des gens qui cherchent à impressionner les autres. Quelques minutes suffisaient pour percevoir une intelligence vive accompagnée d'une rare capacité à comprendre la personne qui se tenait devant elle.

Elle travaillait dans le secteur bancaire et occupait un poste à responsabilités. Dans les années qui suivirent, j'ai entendu des commentaires remarquablement similaires de la part d'amis et de collègues qui la connaissaient bien : Teresa possédait une intuition peu commune et une capacité extraordinaire à évaluer la fiabilité des gens presque instantanément.

Un lien naturel s'est développé entre nous.

Il était facile de comprendre que nous tenions tous deux profondément à la même personne. Naturellement de manières différentes, mais avec la même affection sous-jacente.

J'avais trouvé une sœur de cœur à qui tenir. Elle n'a jamais exprimé ce genre de choses avec des mots, pourtant j'ai souvent eu le sentiment qu'elle avait reconnu quelque chose de semblable.

Cette rencontre, cependant, a produit un effet encore plus important.

Elle a confirmé une conviction que le temps n'a jamais démentie : un bon mentor se révèle presque toujours à travers les yeux de la femme qui marche à ses côtés. Elle ne remplace pas la mère, elle ne se confond pas non plus avec elle. Elle complète le portrait humain de l'homme.

Et mon mentor était de ces hommes-là.

Bien à vous,

Ferdinando Frega

Ferdinando Frega — gillettenarrative.com